

SHOBHA RAO

J'irai te chercher jusqu'au bout du monde

ROMAN

**LAURÉAT
PRIX
CHARLESTON
POCHE**

*« Incandescent.
Un portrait brûlant de
ce qu'est le féminisme
dans le monde. »*

VOGUE



SHOBHA RAO

J'IRAI TE CHERCHER JUSQU'AU BOUT DU MONDE

Une fois par mois, la jeune Poornima monte au temple d'Indravalli Konda pour prier pour sa mère décédée. Aînée d'une grande fratrie, elle sait que son destin n'a rien d'enviable : elle épousera l'homme que choisira son père. Lorsqu'elle rencontre Savitha, qui semble encore plus pauvre qu'elle mais déborde de joie, les jeunes femmes se lient d'une amitié si forte qu'elle allume chez elles l'étincelle de l'espoir. Et si une vie était possible au-delà des murs étouffants du village ? Quand Savitha, victime d'un acte d'une cruauté extrême, doit prendre la fuite, Poornima laisse tout derrière elle pour partir à sa recherche. Son périple la mènera aux États-Unis, dans l'univers abject de la pègre indienne de Seattle. Animées par l'espoir fou d'être un jour réunies, toutes deux ne reculeront devant aucun obstacle et affronteront le pire de la société des hommes.

Un premier roman bouleversant, véritable hymne à l'amitié féminine et à la résilience.

**« Le commentaire féministe de Shobha Rao
est particulièrement puissant. »**
Entertainment Weekly

Shobha Rao a quitté l'Inde à l'âge de sept ans pour venir s'installer aux États-Unis. Elle a exercé pendant plusieurs années la profession d'avocate, plaidant pour les victimes de violences conjugales. *J'irai te chercher jusqu'au bout du monde*, son premier roman, a été traduit en six langues.

Traduit de l'anglais par Michèle Albaret-Maatsch et Dorothee Gieux

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-273-7



9 782385 292737

8,90 euros
Prix TTC France

Rayon :
Littérature française



www.editionscharlestone.fr

J'IRAI TE CHERCHER
JUSQU'AU BOUT
DU MONDE

Titre original : *Girls Burn Brighter*

© Shobha Rao, 2018

Éditeur original : Flatiron Books

© XO ÉDITIONS, 2020

Traduit de l'anglais par Michèle Albaret-Maatsch et Dorothée Gieux

Pour la présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-273-7

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Editions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)

et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Shobha Rao

J'IRAI TE CHERCHER
JUSQU'AU BOUT
DU MONDE

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Michèle Albaret-Maatsch
et Dorothée Gieux*

XO
EDITIONS

INDRAVALLI

Personne ne remarquait de prime abord l'élément le plus frappant du temple de l'Indravalli Konda. Non : il fallait déjà gravir la montagne, puis, une fois qu'on s'était approché, regarder longuement, attentivement, l'entrée. La porte d'entrée. Pas ses panneaux sculptés ni leur grain superbe, mais la manière dont elle se dressait, solitaire, avec bravoure et courage ; la manière dont elle affichait sa force, sa haute taille, comme si elle était toujours un arbre. Son bois venait d'une futaie au nord-ouest du village d'Indravalli, propriété d'une vieille femme, plus que centenaire, disait-on, et sans enfants. Son mari et elle étaient d'anciens fermiers et, lorsqu'elle avait compris qu'elle n'aurait pas de descendance, elle s'était mise à planter des arbres pour avoir à s'occuper de quelque chose, quelque chose de fragile et d'attachant. Son mari les avait entourés d'épineux afin d'éloigner les bêtes sauvages ; quant à elle, vu l'aridité de la région, elle parcourait des kilomètres à pied pour aller chercher de l'eau et arroser les jeunes pousses. À présent, la plantation comptait des centaines d'arbres. Tous solides, ils balançaient sous le vent chaud et sec.

Un journaliste local décida un jour d'interviewer la vieille dame. Il arriva à l'heure du thé et tous deux s'assirent à l'ombre d'un arbre, dont les larges feuilles bruissaient au-dessus de leurs têtes. Ils dégustèrent leur thé en silence ; subjugué par la beauté sereine et verdoyante du lieu, le journaliste en oublia même ses questions. Sachant néanmoins qu'elle n'avait pas d'enfants et qu'elle venait de perdre son mari, il voulut se montrer délicat et dit :

— Ils doivent vous tenir compagnie. Les arbres.

Les yeux gris de la vieille femme sourirent, et elle répondit :

— Oh ! oui. Je ne suis jamais seule. J'ai des centaines d'enfants.

Le journaliste sauta sur l'occasion.

— Donc, pour vous, ce sont des enfants ?

— Pas pour vous ?

Un silence s'installa. Le journaliste contempla un long moment la plantation, les troncs épais des arbres, pleins de force en dépit de la sécheresse, de la maladie, des insectes, des inondations et de la famine, et resplendissant d'une lumière vert doré. Rayonnants malgré la chaleur et la lourdeur de l'après-midi.

— Quelle chance vous avez d'avoir tant de fils ! s'écria-t-il.

La vieille femme, dont le visage ridé avait subitement retrouvé tout l'éclat de sa jeunesse passée, leva vers lui un regard flamboyant.

— J'ai de la chance, mais vous vous trompez, jeune homme, répliqua-t-elle. Ce ne sont pas mes fils. Ce sont mes filles.

Poornima n'avait jamais prêté attention à la porte du temple. Savitha non plus. Pourtant, perché sur le flanc est de l'Indravalli Konda, l'une des plus hautes montagnes de l'Andhra Pradesh, l'édifice observait avec attention le village d'Indravalli qui s'élevait sur les berges du fleuve Krishna, dans une vallée évasée, à une bonne centaine de kilomètres du golfe du Bengale. D'un blanc éclatant, il évoquait à Savitha une grosse capsule de coton. Poornima, qui le voyait pris dans un enlacement perpétuel avec le ciel et les branches des arbres alentour, lui trouvait en revanche des airs de pleine lune.

Poornima avait dix ans quand, un jour qu'elle regardait le temple, elle se tourna vers son père, assis sur un *charpoy*¹ placé devant la hutte familiale, et lui demanda :

— Pourquoi m'avez-vous appelée Pleine Lune, *amma* et toi ?

1. Les mots en italique figurent dans le glossaire (*NdT*).

Sa mère était occupée à tisser, et Poornima n'avait pas voulu la déranger avec sa question. Mais si elle avait su qu'il ne lui restait plus que cinq ans pour profiter de sa *amma*, peut-être qu'elle l'aurait fait – qu'elle n'aurait pas hésité à la tarabuster, à se pendre à son cou, à respirer son odeur à pleins poumons.

Son père continua à rouler son tabac sans même relever la tête. Si ça se trouve, il n'avait pas entendu. Donc, Poornima insista.

— *Nanna*, pourquoi est-ce que vous...

— Le repas est prêt ?

— Presque.

— Je veux qu'il soit prêt quand je rentre. Combien de fois je dois te le répéter ?

— C'est parce que je suis née une nuit de pleine lune ?

Il haussa les épaules.

— Je ne pense pas.

Poornima revint à la charge et risqua une autre explication :

— J'avais une bouille toute ronde comme la lune ?

Il soupira, puis finit par lui confier :

— Quelques jours après ta naissance, ta mère a rêvé qu'un *sadhu* lui disait que, si on t'appelait Poornima, on aurait ensuite un garçon.

Là-dessus, il alluma son tabac. Poornima le regarda une seconde, puis rentra dans la hutte. Jamais plus elle ne posa de questions sur son prénom. Les nuits de pleine lune, elle faisait de son mieux pour ne pas lever la tête. Ce n'est qu'une pierre, décréta-t-elle, une grosse pierre grise dans le ciel. Mais c'était dur d'oublier, pas vrai ? Cette

fichue conversation. Par moments, elle lui revenait tout à trac, comme de nulle part. Pendant qu'elle vérifiait s'il y avait assez de sel dans la casserole de *sambar*, par exemple, ou qu'elle servait un thé à son père. Le *sadhu* avait dit vrai, bien entendu, puisqu'elle avait trois petits frères. Il n'y avait donc pas de raison d'être triste. Aucune raison, absolument aucune. Parfois, elle éprouvait même une certaine fierté et se disait : « J'étais leur espoir et, grâce à moi, il s'est réalisé. Imagine le contraire. Imagine ne pas avoir d'espoir. »

À quinze ans, Poornima, désormais en âge de se marier, cessa d'aller à l'école des sœurs. Elle prit l'habitude de s'installer devant le *charkha*, le rouet, dès que les travaux ménagers lui en laissaient le temps. Chaque bobine de fil – dont la couleur variait du rouge au bleu et parfois à l'argent – lui rapportait deux roupies, une fortune à ses yeux. Et d'une certaine façon, c'en était une : lorsqu'elle avait eu ses premières règles, à treize ans, on lui avait remis en cadeau la pièce de tissu la plus chère qu'elle eût jamais portée, un *langa* en soie qui coûtait cent roupies. À présent, tout excitée, elle se disait : « Je peux gagner ça en moins de deux mois. » En plus, qu'elle, une fille, puisse gagner quelque chose, quoi que ce soit, lui procurait le sentiment qu'elle avait de l'importance – de la valeur –, de sorte qu'elle se mettait à son rouet dès qu'elle en avait la possibilité. Elle se levait tôt pour filer, puis s'y remettait après avoir fini la vaisselle du petit déjeuner, préparé et servi le déjeuner, et de nouveau après le dîner. Il n'y avait pas d'électricité dans la hutte, c'était donc une course contre le soleil. Les nuits de pleine lune

étaient, elles aussi, suffisamment claires pour qu'elle puisse travailler, mais elles ne revenaient qu'une fois par mois. Alors, quand le soleil se couchait, elle rangeait son *charkha*, fixait le ciel et protestait : « Pourquoi ce n'est pas toujours la pleine lune ? »

Mais les préoccupations de Poornima ne se limitaient pas au soleil et à la lune. Son autre souci, le premier de tous, c'était que sa mère était malade. Un cancer, pour autant que le médecin de l'hôpital américain de Tenali puisse en juger. Les médicaments étaient chers et, en plus, le spécialiste lui avait prescrit un régime à base de fruits et de noix, cher aussi. Pour son père, qui tissait ces fameux saris de coton à l'origine de la renommée de leur district de Guntur et parvenait tout juste à nourrir sa femme et ses cinq enfants avec les cartes de rationnement du riz et des lentilles fournies par le gouvernement, fruits et noix représentaient un luxe impensable. Poornima, elle, ne regardait pas à la dépense et prenait plaisir, non, se régala, savourait même ce qu'elle parvenait à acheter tous les jours pour sa mère : deux bananes, une toute petite pomme et une poignée de noix de cajou. Ce n'est pas qu'elle mangeait de ces fruits : elle n'en prit jamais un seul. Une fois pourtant, sa mère l'obligea à accepter une noix de cajou, mais dès que la malade eut détourné les yeux, la jeune fille la replaça aussitôt sur le tas. Ce dont elle se délectait, c'était de regarder sa mère manger lentement la banane – même un geste aussi simple l'épuisait –, car elle la regardait avec une telle conviction, un tel espoir qu'elle avait l'impression de la voir se revigorer. Comme si la force était une graine et qu'il suffisait de monnayer ses deux roupies contre

de la nourriture pour que de cette graine pousse une fleur sous ses yeux.

Bientôt, Poornima en arriva à gagner presque autant que son père. Comment ? Elle se procurait des rubans de fibres de coton brut, encore sous forme de tas épais, qu'elle filait avec son *charkha* et enroutait autour d'une bobine. Un jour où elle observait une bobine garnie, elle se fit la réflexion que l'ensemble ressemblait à un minuscule tonneau, de la taille de la tête de son petit frère ou presque. Et dire que ce fil allait se retrouver sur le métier avec lequel son père tissait les saris ! Avant, il subissait un traitement supplémentaire, bien sûr, et malgré tout, Poornima croyait toujours pouvoir repérer les longueurs qu'elle avait elle-même filées. Les bobines sur lesquelles elle les avait enroutées. Tout le monde se serait moqué d'elle si elle s'en était vantée — « Elles sont toutes pareilles », lui aurait-on répondu —, et pourtant, c'était vrai. Ses mains avaient tenu la bobine, elles connaissaient les endroits où elle était bosselée, ses contours, ses points de rouille. Elle l'avait tenue et, pour elle, on ne lâchait jamais vraiment ce qu'on avait tenu. Comme le petit réveil mécanique que sa maîtresse lui avait offert lorsqu'elle avait quitté l'école. Il avait un boîtier rond et bleu, quatre petits pieds et deux cloches qui rythmaient les heures. En le lui remettant, la maîtresse, une vieille nonne catholique aigrie, lui avait dit :

— Je présume qu'on va te marier maintenant. Et que tu auras un enfant tous les ans durant les dix prochaines années. Tiens ce réveil. Tiens-le bien. Tu ne peux pas comprendre ce que je te dis, mais un jour, peut-être que tu y arriveras.

Puis elle avait remonté l'appareil et l'avait laissé sonner.

— Ce son. N'oublie pas : il est à toi, ce son. À personne d'autre que toi.

Poornima n'avait rien compris aux remarques de la bonne sœur, mais, pour elle, cette sonnerie était la plus jolie mélodie qu'elle eût jamais entendue.

Elle prit la manie d'emporter le réveil partout. Elle le posait à côté de son *charkha* pendant qu'elle travaillait. À côté de son assiette quand elle mangeait. Près de sa natte quand elle dormait. Jusqu'au jour où il s'arrêta net.

— Enfin ! s'exclama son père. J'ai bien cru qu'on ne s'en débarrasserait jamais.

La mère de Poornima mourut quelques mois plus tard, après que le réveil eut cessé de marcher. Poornima venait d'avoir seize ans – c'était l'aînée des cinq enfants –, et voir sa mère mourir lui donna l'impression qu'un beau ciel bleu matinal avait brutalement viré au gris. Ce qui lui manqua le plus, ce fut d'entendre résonner la voix d'*amma*, douce, mélodieuse et chaleureuse, contre les parois mangées aux rats de la petite hutte. Poornima était heureuse qu'une aussi jolie voix s'adresse à elle, et rompe le cours de ces heures interminables, qui se résumaient en réalité à deux bananes, une pomme et une poignée de noix de cajou. La voix de sa mère était de celles qui pouvaient transformer des petites choses insignifiantes en une rançon de roi. Et à présent, Poornima avait perdu et sa *amma* et son réveil.

Après la mort de sa mère, Poornima ne travailla plus autant à son *charkha* ; il lui arrivait même de le ranger en plein milieu de la journée et de se dire, les yeux rivés sur les parois de la hutte : « Je vais

oublier sa voix. » C'était peut-être ce que la vieille bonne sœur avait cherché à lui faire comprendre : on oublie les sons que l'on n'entend pas au quotidien. « Je ne pense pas que ce sera aujourd'hui, mais un jour, oui. Et, là, j'aurai tout perdu. » Quand de telles idées lui venaient, elle savait que le souvenir ne suffirait pas, qu'il fallait invoquer une scène précise, par exemple. Et celle-ci lui revint : un matin, sa mère s'était crue assez vaillante pour lui brosser les cheveux. Dehors, un beau soleil brillait et les gestes d'*amma* avaient été si doux et si légers que Poornima avait eu la sensation que ce n'était pas un être humain qui tenait le manche de la brosse, mais un petit oiseau. Après trois ou quatre coups de brosse, sa mère s'était subitement arrêtée, la main sur le crâne de sa fille. En se tournant, Poornima avait croisé les yeux d'*amma* remplis de larmes et voilés par une infinie tristesse, enracinée depuis longtemps.

— Mon petit, je suis trop fatiguée. Je suis tellement fatiguée.

Combien de temps lui restait-il alors à vivre ?

Trois ou peut-être quatre mois, estimait Poornima. Un matin, au réveil, elle avait les yeux ouverts, vides et éteints. Pourtant, Poornima n'avait pas pu pleurer. Ni quand elle avait aidé à laver et à habiller le corps de sa mère. Ni quand son père et ses frères l'avaient portée, couverte de jasmin, par les rues du village. Ni même quand le bûcher funéraire s'était réduit à un tas de cendres froides. Ni quand elle avait accroché la dernière fleur de chrysanthème sur la guirlande destinée à son portrait encadré. Ce n'est que plus tard, dans la fraîcheur du premier matin automnal, en sortant de la hutte, qu'elle avait

pleuré. Ou essayé de pleurer. Quelques larmes seulement, se rappelait-elle. À l'époque, elle s'était fait l'effet d'être une mauvaise fille, mais en dépit de sa tristesse, de son profond chagrin, elle n'avait jamais pu verser qu'une ou deux larmes. Et arborer des yeux vaguement rougis.

« *Amma*, avait-elle murmuré, les yeux levés vers le ciel, pardonne-moi. Ce n'est pas que je ne t'aime pas. Ou que tu ne me manques pas. Je ne comprends pas ; tous les autres pleurent. À verse. Mais ce n'est pas seulement aux larmes qu'on mesure le chagrin, n'est-ce pas ? »

Pendant, ce qu'elle avait craint finit par arriver : au fil des mois, elle oublia la voix de sa mère. Mais ce dont elle se souvenait encore, la seule chose qui resta ancrée dans sa mémoire, ce fut ce bref instant – quand elle lui avait brossé les cheveux – où sa mère avait posé sa main sur sa tête. C'était un geste simple et discret que Poornima sentait encore : le poids de la main de sa mère. Pour toujours. Un poids délicat et agréable, pareil aux éclaboussures de la pluie après une journée d'été torride. Un poids très léger et fatigué, mais bien assez vigoureux pour irriguer ses veines, comme le sang.

Au bout du compte, elle décida que c'était le plus précieux des poids.

Une fois par mois, Poornima allait prier pour sa mère au temple de l'Indravalli Konda. Debout dans le vestibule noyé sous les fumées d'encens, elle observait le prêtre en espérant que les dieux lui parleraient à travers lui, et lui diraient que sa *amma* était avec eux, tout près de la *deepa*, la petite lampe à huile, perchée au sommet de la montagne.

Parfois, le dimanche ou les jours de fête, la jeune fille se campait devant la hutte et levait la tête, et la *deepa* brillait, jaune et lointaine, scintillante comme une étoile.

— Qui c'est qui l'allume ? demanda-t-elle un jour à son père.

— Qui allume quoi ?

— La *deepa*, tout en haut de l'Indravalli Konda.

Nanna, assis dehors après le dîner, les bras las et le corps voûté, jeta un bref coup d'œil vers la montagne et répondit :

— Un prêtre, sans doute. Un gamin.

Un bref silence s'ensuivit, puis Poornima déclara :

— Moi, je pense que c'est *amma* qui l'allume.

Son père lui lança le regard sombre et ravagé de quelqu'un qui s'échappe d'un bâtiment en flammes. Il réclama son thé. Quand elle le lui eut apporté, il dit :

— Encore dix mois.

— Dix mois ?

— Jusqu'à l'anniversaire de sa mort.

Là, Poornima comprit le sens de ses paroles. Après un décès dans la famille, il fallait respecter un délai d'un an avant d'organiser quelque fête que ce soit, *a fortiori* un mariage. Célébré plus tôt, celui-ci serait entaché de malheur. Sa mère était morte depuis deux mois et son père lui annonçait que, dans dix, elle serait mariée.

— J'ai déjà parlé à Ramayya. Il y a un fermier dans le coin. Il a quelques acres, et il est travailleur. Deux buffles, une vache et des chèvres. Malheureusement, il ne veut pas attendre. C'est tout de suite qu'il a besoin de l'argent. Et il a peur que ça ne te plaise pas d'épouser un paysan. J'ai dit à Ramayya, je lui ai dit : « Regarde-la. Regarde-la donc. Forte comme un

bœuf, c'est un vrai bœuf. Oublie le bœuf, elle sera capable de labourer tes champs. »

Poornima hochâ la tête et rentra dans la hutte. Leur seul miroir était un miroir de poche, dans lequel elle ne pouvait même pas voir son visage en entier, à moins de tendre le bras. Elle le brandit devant elle, aperçut un œil, un nez, puis le dirigea vers son cou, ses seins, ses hanches. Un bœuf ? Une brusque tristesse l'envahit. Pourquoi ? Elle n'aurait su le dire, mais quelle importance ? C'était puéril d'être triste sans raison aucune. Elle savait juste que si sa mère était encore en vie, elle serait sans doute déjà mariée. Peut-être même enceinte ou avec un bébé. Ce n'était pas une raison non plus d'être triste. Pourtant, cette histoire de fermier la tracassait. Et s'il l'obligeait vraiment à tirer la charrue ? Et si sa belle-mère était cruelle ? Et si elle ne donnait naissance qu'à des filles ? Elle entendit alors la voix de sa *amma*. « Rien de tout ça ne s'est encore produit, disait-elle. Tout est déjà écrit dans le ciel, Poornima. Par les dieux. On ne peut rien changer. Alors, quelle importance ! Pourquoi t'inquiéter ? »

Amma avait raison, bien sûr. Mais, lorsqu'elle s'allongea sur sa natte, cette nuit-là, Poornima songea au fermier, à la *deepa* au sommet de l'Indravalli Konda, à la beauté. Si elle avait eu la peau plus claire, les cheveux plus épais, ou bien si ses yeux avaient été plus grands, peut-être son père lui aurait-il trouvé un meilleur parti : quelqu'un qui voulait une femme, et pas un bœuf. Un jour où Ramayya était venu voir son père, elle l'avait entendu dire :

— Ta Poornima, elle est bosseuse, mais tu connais les garçons d'aujourd'hui : ils veulent une fille moderne. Ils veulent du style.

Du style ? Là-dessus, elle repensa à sa mère, aux derniers jours qu'elle avait passés à se tordre de douleur ; elle pensa au poids de sa main sur sa tête ; puis elle pensa aux deux bananes, à la pomme et à la poignée de noix de cajou et, comme s'il avait attendu ce moment, son cœur se brisa, et elle versa tant de larmes qu'elle eut l'impression qu'elles ne s'arrêteraient jamais. Elle pleura en silence, en espérant que ni son père, ni ses frères, ni sa sœur ne l'entendraient. Et sa natte en fut tellement trempée qu'elle se mit à exhaler l'odeur de la terre humide, comme après la pluie. Laminée par les sanglots, la jeune fille se retrouva coupée de ses émotions et dans un état de vide tellement exquis qu'elle sourit, puis bascula dans un profond sommeil dénué de rêves.

2

Peu après la mort d'*amma*, la mère de Savitha annonça à sa fille aînée qu'ils n'auraient rien à manger pour le dîner.

— Comment ça ? s'écria Savitha, surprise. Et les vingt roupies que j'ai rapportées hier pour les ballots ?

Ce qu'elle appelait les ballots, c'étaient les vieux papiers et plastiques qu'elle collectait sur les décharges à la lisière du village, près du cimetière chrétien. Pour empocher ces vingt roupies, elle avait passé trois jours à ramper au milieu des déchets puants et en pleine décomposition, à se bagarrer avec d'autres gamins venus disputer ces ordures aux chiens et aux cochons.

— J'ai été obligée de les donner à Bhima.

— Il les a prises ?

— On lui en doit encore trente.

Savitha poussa un long soupir accablé. Elle songea à ses trois petites sœurs qui écumaient les décharges, elles aussi ; à sa mère, déjà âgée, qui

travaillait comme bonne à tout faire ; à son père qui avait attendu qu'un méchant rhumatisme inflammatoire ronges ses articulations pour enfin renoncer à ses beuveries. Certes, les prêtres du temple où il avait l'habitude de mendier lui accordaient une aumône de temps à autre, mais c'est à peine si elle lui suffisait. Comment aurait-elle pu nourrir sa femme et ses quatre filles ? Quant aux deux grands frères de Savitha, partis chercher du travail à Hyderabad en promettant d'envoyer au plus vite de l'argent à leurs proches, ils avaient quitté le village depuis deux ans et on n'avait jamais eu de nouvelles d'eux.

La jeune fille passa en revue les divers moyens susceptibles de lui rapporter quelques roupies : il y avait les ordures, mais elle ne glanerait pas grand-chose, c'était clair ; la cuisine et des ménages, comme sa mère – malheureusement, Indravalli ne comptait guère de foyers suffisamment riches pour embaucher une domestique ; elle pouvait filer au rouet ou tisser – après tout, elle appartenait à la caste des tisserands –, mais la confection de saris de coton était de moins en moins lucrative, de sorte qu'une famille possédant un *charkha* ou un métier à tisser se réservait les commandes afin de s'assurer de meilleurs revenus. Par acquit de conscience, Savitha alla examiner leur *charkha* qui était remisé dans un coin, tel un tas de petit bois en attente d'une allumette : il était cassé, couvert de toiles d'araignée. Depuis cinq ans qu'il croupissait là, ils n'avaient jamais eu la possibilité de le faire réparer. « Si seulement il était en bon état, songea-t-elle, je pourrais retrouver le plaisir du fil quand il vibre sous les doigts et ça nous ferait un peu plus de roupies à la maison. »

Bizarrement, pour gagner de l'argent, il fallait de l'argent : quelle absurdité.

Elle se souvenait encore de la capsule de coton que, enfant, elle avait tenue entre ses mains, tout étonnée à l'idée que ce simple morceau de duvet, bourré de graines sombres qui renfermaient la vie, pût se transformer en quelque chose d'aussi beau, doux et soyeux qu'un sari.

De la capsule au métier à tisser, du métier à tisser au tissu et du tissu au sari, pensa-t-elle.

Elle quitta la misérable hutte familiale, le *charkha* cassé et sa mère qui fixait les casseroles vides avec apathie, et s'enfonça dans le village. Elle laissa derrière elle les cahutes des lavandières, la gare, l'échoppe de tabac, la mercerie, la boutique de saris, le tailleur et même le temple de Hanuman, au centre d'Indravalli, et arriva enfin devant la coopérative des tisserands. En s'approchant du portail, elle entendit des voix animées, le ronronnement d'un ventilateur, sentit une légère odeur de tissu neuf, de riz fumant, de pluie de printemps, de bois de teck, et les effluves discrets de ces graines bien dures et opiniâtres, ces effluves qui se perdaient si vite dans le vent et qu'elle trouvait plus entêtants que le parfum de fleur le plus capiteux.

D'un geste presque machinal, elle poussa avec fermeté le portail grinçant et entra.

Le père de Poornima possédait deux métiers à tisser : le sien et celui de sa femme. Ils confectionnaient chacun un sari en deux ou trois jours, mais à présent qu'il était veuf, son père n'en faisait plus que la moitié et gagnait moitié moins, bien entendu. Poornima étant trop occupée par son *charkha* et les

tâches ménagères, et ses frères et sa sœur trop petits pour atteindre les pédales, le père chercha une aide extérieure. Il demanda à tous les gens qu'il connaissait, à l'échoppe où il allait boire son thé le soir, puis se rendit à la coopérative, où il proposa un quart de ses bénéfices par pièce réalisée plus les repas. Personne ne manifesta le moindre intérêt. La population d'Indravalli comptait une majorité de tisserands, mais la plupart des hommes jeunes travaillaient pour leur propre clan. En principe fondé à l'époque des Ikshvaku, le village confectionnait autrefois des étoffes destinées à des cours royales ; aujourd'hui, il réalisait de simples saris de coton appréciés des paysannes et, à l'occasion, de l'élite intellectuelle. Le mouvement *Quit India*, l'image de Gandhi au rouet, filant le coton, et sa campagne en faveur du tissu fait maison avaient considérablement amélioré les perspectives d'avenir d'Indravalli, en particulier dans les années précédant l'indépendance. Mais on était maintenant en 2001, on avait entamé un siècle nouveau, et les gens de la caste des tisserands, à laquelle appartenaient Poornima et sa famille, avaient bien du mal à vivre de leur labour. Nombre d'entre eux avaient abandonné leur pratique ancestrale et s'étaient tournés vers d'autres activités.

— Le tissage artisanal est en train de disparaître. C'est mort, avait affirmé son père. J'ai entendu dire qu'il existe des machines sophistiquées à présent.

Poornima savait que c'était pour cette raison qu'il voulait lui faire épouser un fermier.

— Ils ont peut-être inventé une machine pour fabriquer du tissu, mais attendons qu'ils en inventent une pour faire pousser de quoi manger, avait-il ajouté avec un rire amer.

Poornima avait ricané, elle aussi, alors qu'elle n'écoutait que d'une oreille. S'il avait bien voulu lui acheter davantage de pétrole, elle aurait pu tisser la nuit, à la lueur de la lampe à huile, et il n'aurait pas été obligé d'embaucher quelqu'un.

La semaine suivante, une femme passa la tête par l'entrée de la hutte. Poornima préparait à manger ; à contre-jour, elle ne put voir le visage de l'inconnue, mais, à en juger par sa silhouette et sa façon de se pencher au-dessus du seuil avec la grâce d'un palmier sous le vent, il s'agissait d'une jeune fille. Sa voix le lui confirma, même si elle se révéla plus douce et plus mûre qu'elle ne l'aurait pensé.

— Ton père ?

En revanche, l'inconnue voyait Poornima, c'était évident.

— Reviens ce soir, lui répondit cette dernière. Il sera de retour avant la nuit.

Elle se tourna pour tendre le bras vers le couvercle de la casserole de riz et se brûla dans la manœuvre. Elle retira vivement la main et fourra son doigt blessé dans sa bouche. Lorsqu'elle releva la tête, l'inconnue était toujours là. Poornima hésita, et l'image du palmier lui revint à l'esprit : mais elle visualisait à présent un tout jeune palmier, qui ne savait pas trop de quel côté s'incliner, de quel côté le soleil se lèverait ou se coucherait, de quel côté il était censé pousser.

— Oui ? fit Poornima, déconcertée de la voir encore là.

La jeune fille hocha la tête, ou parut la hocher, et s'éloigna. Poornima fixa le seuil où elle lui était apparue, puis bondit. Où s'était-elle volatilisée ? Curieusement, son départ avait créé un vide – à

l'entrée de la hutte, dans la hutte elle-même. Mais comment ? Qui était-elle ? Poornima n'en savait rien ; elle ne l'avait jamais vue, ni au puits où elle allait chercher l'eau ni dans le voisinage. Était-ce le temple qui l'avait envoyée, dans l'espoir d'obtenir un don, ou bien n'était-ce qu'une marchande des rues cherchant à vendre ses légumes ? Là-dessus, le riz émit une odeur de brûlé et Poornima oublia totalement l'inconnue.

Une semaine plus tard, la jeune fille était assise devant le second métier. Poornima la reconnut aussitôt, parce que la pièce lui parut de nouveau habitée. Non pas habitée par un corps, un parfum, une présence : ça, c'était son père, installé à l'autre métier. Non, habitée d'une énergie nouvelle, propre, de celles que l'on éprouve au réveil – alors qu'il fait jour depuis des heures. Poornima plaça une tasse de thé à côté du métier de son père. *Nanna* jeta un coup d'œil à sa fille puis marmonna :

— Tu sortiras une assiette de plus pour le déjeuner.

Poornima pivota et se retrouva juste derrière la jeune fille qui portait un sari de coton bon marché ; son *choli*, bien qu'élimé, était encore d'un bleu vif, le bleu du fleuve Krishna au crépuscule. À l'intérieur de son poignet droit, elle avait une grande tache de naissance. Cette marque ronde attirait l'attention, car elle était placée à l'endroit précis où les veines semblaient se rejoindre, juste avant d'irriguer la main, et avait un faux air de ruban, qui aurait attaché un bouquet. Un bouquet ? Une tache de naissance ? Poornima, gênée, détourna les yeux. Elle allait s'éclipser quand l'inconnue tira